

Platon

Humboldt

Austin

Saussure

Wittgenstein

Chomsky

Fodor

Jakobson

Benveniste

Barthes

Les Grands Penseurs du LANGAGE

Sous la direction
de Nicolas Journet



Éditions
SCIENCE
HUMAINES

LES GRANDS PENSEURS DU LANGAGE

Sous la direction de
Nicolas Journet

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines

Une collection créée par Véronique Bedin

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com

www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Volumen
Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2019**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361065317

Introduction

QU'EST-CE QUE LE LANGAGE ?

Tous les enfants du monde se mettent à parler sans qu'il soit besoin de leur enseigner à le faire. Il en va du langage comme de la société : nous les pratiquons tous les jours sans avoir besoin d'y penser. La linguistique comme la sociologie sont des sciences récentes. Pourtant, les philosophes n'ont pas attendu leur naissance pour soulever des questions qui, sous des dehors différents, ont traversé les siècles et restent encore ouvertes aujourd'hui. Elles sont au moins au nombre de trois : le langage est-il à l'image de nos pensées ? Quel rapport a-t-il avec la réalité du monde ? Quels sont ses usages légitimes ?

De telles questions surgissent de la simple tentative de décrire une langue : de quelle réalité le verbe « être » ou le mot « cheval » sont-ils les images ? Au Moyen Âge, cette question donne lieu à une belle querelle, celle des universaux. Elle ne sera suspendue que par la conviction montante de l'origine humaine du langage, et non divine. Le XIX^e siècle européen place l'étude des langues au centre de ses soucis, au motif qu'elles sont les âmes des peuples qui les parlent. Lorsqu'à quelques dizaines d'années d'intervalle, Charles S. Peirce et Ferdinand de Saussure déplient leurs théories du signe et du sens, l'affaire semble réglée : le langage est une convention humaine, dont les langues sont les réalisations systématiques.

Pour autant, les questions soulevées plus de deux mille ans plus tôt ressurgiront, sous d'autres apparences. Le XX^e siècle, en effet, voit se déployer un débat entre les partisans d'une vue « mentaliste » du langage et ceux pour qui il est avant tout un des moyens de communiquer et d'agir sur le monde. Et c'est désormais avec l'aide des sciences naturelles et des sciences cognitives que linguistes et philosophes peuvent compter pour éclairer cette question.

Nicolas Journet

PLATON D'OU VIENT LE NOM DES CHOSES ?

Connaître les noms, c'est connaître la nature des choses
Platon, *Cratyle*

Quel rapport le langage a-t-il avec le monde ? Au début du IV^e siècle avant J.-C., Platon (- 428/- 348), élève de Socrate, ouvre à Athènes une école philosophique qui vivra plus de huit siècles. Sous forme de dialogues, il développe une œuvre considérée comme fondatrice de la philosophie en Occident. Vers - 390, il met la dernière main à l'un de ses dialogues, qui a pour objet de décider si le langage est une pure convention entre les hommes, ou bien s'il a un rapport direct avec le monde qui nous entoure : c'est le *Cratyle*, où, comme d'habitude, Socrate est le porte-voix de Platon.

Les noms sont-ils arbitraires ?

Dans ce dialogue, deux thèses commencent par être opposées. En premier lieu, celle de Cratyle soutient qu'il existe pour chaque objet une juste dénomination et que les noms sont justes par nature. « D'après Cratyle que voici, il existe une dénomination correcte naturellement adaptée à chacun des êtres : un nom n'est pas l'appellation dont sont convenus certains en lui assignant une parcelle de leur langue qu'ils émettent, mais il y a, par nature, une façon correcte de nommer les choses, la même pour tous, Grecs et Barbares¹. » La seconde thèse, défendue par Hermogène, prétend que la nature n'est pour rien dans cette justice, et que les mots sont affaire d'accord ou de simple convention entre les hommes. « Ma foi, Socrate, pour ma part, malgré tous les entretiens que j'ai eus avec lui et avec beaucoup d'autres,

1- Platon, *Cratyle*, Flammarion, coll. « GF », 1998.

je n'ai pu me laisser persuader que la rectitude de la dénomination soit autre chose que la reconnaissance d'une convention. À mon avis, quel que soit le nom qu'on assigne à quelque chose, c'est là le nom correct. (...) Car aucun être particulier ne porte aucun nom par nature, mais il le porte par effet de la loi, c'est-à-dire de la coutume de ceux qui ont coutume de donner les appellations². »

Voici donc le problème posé. Le nom des choses est-il imposé par la nature ou bien par une convention plus ou moins arbitraire? Si la thèse d'Hermogène nous est familière, celle de Cratyle soulève quelques questions. Que signifie un nom « juste par nature »? Pour Platon, donner un nom à un objet est un acte qui a d'emblée une portée ontologique. Il consiste à dire ce qui est, et renvoie à « l'être » de chaque chose. Connaître les noms, c'est connaître les choses. Par exemple, l'étymologie ne sert pas seulement à fleurir les discours, mais elle nous livre la clé de la signification profonde et intime des choses. Il y aurait donc une sagesse cachée déposée dans les mots en vertu de leur capacité à révéler ce qui est. Le souci de « bien dire » ne serait pas seulement une habileté à manier la langue, mais la possibilité de remonter à l'essence, au monde intelligible des Idées, selon la terminologie de Platon.

Un pont entre les mondes intelligible et sensible

Platon développe sa propre thèse. Selon lui, il existe deux manières de voir la réalité : ou bien sous l'angle du changement, celui de l'espace-temps quotidien, du monde sensible où toutes choses viennent à l'existence, se maintiennent et disparaissent; ou bien, sous l'angle immuable et intelligible des propriétés qui forment l'essence des choses. La fameuse énigme du bateau de Thésée illustre cette alternative : à son retour de Crète, les Athéniens décident de le préserver en remplaçant les planches usées par de nouvelles. Au bout d'un certain temps, il ne reste plus aucune pièce d'origine, mais la forme reste identique. Conceptuellement, c'est le même, mais matériellement, c'en est un autre.

2- *Ibid.*



Le langage est, selon Platon, un intermédiaire entre les mondes intelligible et sensible. En effet, selon lui, le mot est le signe d'une idée. « Pomme », « casquette », « pierre », « ciseaux » ou « maison » sont des noms qui peuvent s'appliquer à quantité d'objets singuliers et différents. Il s'ensuit que le langage est l'ordre de la généralité et non de la particularité. En effet, on ne donne pas un nom particulier à chaque objet. Quand l'esprit nomme, il procède par catégories. Il abstrait des propriétés et les rassemble sous un concept. Le mot ne désigne pas la chose que nous avons sous les yeux, mais son idée (son image mentale, dirions-nous aujourd'hui).

Le mauvais usage de la parole

Durant toute sa carrière, Platon a pour adversaires les sophistes, une école de pensée qui affirme que l'art du langage – la rhétorique – n'a qu'un seul objectif : persuader autrui, quel qu'en soit le prix.

Dans le *Gorgias*, Platon (*via* Socrate) reproche à ses interlocuteurs sophistes de faire passer pour vrai ce qui ne l'est pas. C'est le principal grief formulé à l'encontre de la rhétorique : celui de ne pas s'intéresser à la vérité, mais de se soucier seulement de l'apparence et du vraisemblable, et surtout de n'avoir pour but que de contenter le public auquel elle s'adresse. La rhétorique des sophistes est un art de la flatterie, sans règles ni souci du bien. Platon reproche à Polos de défendre une moralité de façade excusant les plus terribles injustices. Quant à Calliclès, qui brigue une carrière politique en s'appuyant sur la foule, il est le symbole d'un immoralisme radical qui rejette toute obligation de justice et de vérité.

Pour autant Platon ne condamne pas l'art de la parole. Il rejette son mauvais usage consistant à créer une réalité factice parfois très convaincante. C'est son principal danger, analogue à celui que représente la poésie, ce qui a fait dire à beaucoup d'exégètes que Platon n'aimait pas les poètes. Mais ce que Platon a critiqué tout au long de sa vie, c'est la toute-puissance du simulacre, de l'illusion, du faux-semblant destiné à flatter et contenter la foule, au mépris de la vérité. Platon montre que trop souvent la rhétorique est utilisée pour faire adhérer le peuple aux valeurs du pouvoir en place. Pour nous, lecteurs d'aujourd'hui, le problème demeure à peu près le même.

B.B.

Cette thèse typiquement idéaliste s'oppose donc à celle d'Hermogène, qui considère le langage comme une simple convention humaine. Pour Platon, si c'est l'homme seulement qui donne valeur et sens aux choses, il n'y a alors ni vérité ni erreur ; il n'y a rien que l'on puisse dénommer ou qualifier avec justesse. Ce qui sera proclamé grand par quelqu'un paraîtra petit à un autre. Il en sera ainsi de tout. Il n'y aura plus moyen de dialoguer. Tout ce qui sera dit sera également vrai ou également faux, ou plus précisément ne sera ni vrai ni faux. Voilà pourquoi, par la voix de Socrate, Platon critique la thèse d'Hermogène.

Le mot n'est pas non plus l'imitation de la chose dans ce qu'elle a de sensible mais dans ce qu'elle a d'intelligible. L'interjection, les onomatopées, les cris ou l'imitation des sons de la nature ne sont tout au plus que la matière brute de la parole. Le vrai langage commence quand cesse l'imitation grossière des objets et là où commence la pensée. Le langage est comme un habillage de la pensée, même si Platon est obligé d'admettre que la convention joue un rôle dans la formation des noms, et qu'il est souvent plus judicieux de connaître les choses en partant d'elles-mêmes plutôt que des noms qui leur sont donnés. « La rectitude d'un nom est ce qui, quoi que ce soit, indique la chose telle qu'elle est³. »

Brigitte Boudon

3- *Ibid.*

ARISTOTE LE POUVOIR DE L'ORATEUR

Les philosophes grecs se sont beaucoup intéressés aux ressources du langage. Ils ont été, au sens étymologique du mot, des *philologoi*, des « amoureux de la parole ». Ils ont réfléchi à la nature du langage, ses origines, ses rapports avec le vrai, le bien, le beau, l'utile, et lui ont reconnu une spécificité humaine. Aristote (- 384/- 322) en particulier a promu l'art du discours et le texte qu'il lui a consacré, Rhétorique, est fondateur. Bien connu des philosophes grecs et romains, il a été souvent recopié dans les écoles monastiques au Moyen Âge, traduit en arabe et en latin, et d'innombrables fois commenté. Il permet de mesurer le pouvoir que l'homme exerce grâce au langage.

Disciple de Platon pendant une vingtaine d'années, Aristote enseigne la rhétorique au sein de l'Académie platonicienne alors qu'il est très jeune, et comme son maître, il reconnaît le lien entre la rhétorique et la dialectique, et accuse les sophistes d'en propager une contrefaçon. L'héritage platonicien est indéniable, mais le fondateur du Lycée confère à l'art rhétorique une autonomie que Platon ne lui a pas reconnue. Aristote s'intéresse surtout aux arguments logiques qui permettent de produire des discours persuasifs. Pour lui, cet art est à la portée de tout le monde, et pas seulement des spécialistes. En effet, qui peut affirmer qu'il ne devra pas un jour soutenir une position, se défendre.

Aristote avance quatre arguments pour démontrer l'utilité de cet art. En premier lieu, il peut être mis au service du vrai et du juste. Deuxièmement, le fait que la rhétorique ne relève pas d'une science totalement rigoureuse la rend capable de persuader un large public. Troisièmement, l'art rhétorique permet d'argumenter des positions contraires, ce qui permet, non pas de défendre indifféremment un point de vue ou son contraire, mais de mieux réfuter les adversaires mus par de mauvaises intentions.

Enfin, la rhétorique est un moyen de se défendre plus digne que l'usage de la force. Aristote fait toutefois remarquer qu'un usage injuste de la puissance du verbe peut causer de graves dommages, mais cela est vrai de tous les biens, excepté la vertu.

Trois genres et trois modes de persuasion

Selon Aristote, tous les discours publics qui visent la persuasion peuvent être ramenés à trois genres : le genre délibératif, le genre épideictique (du grec *epideiktikos*, « qui sert à montrer ») et le genre judiciaire. Le critère principal qui fonde cette distinction des genres, devenue très vite traditionnelle, est le rôle donné à l'auditeur. Il est juge dans deux cas, juge d'une décision qui doit être prise à l'avenir dans le cas du délibératif, juge d'un jugement qui a déjà été prononcé dans le cas du judiciaire, et spectateur dans le genre épideictique, où c'est le temps présent qui prime.

« Lieux communs », « cas d'espèces »

Pour le Stagirite (Aristote est natif de la ville de Stagire), l'orateur auquel il s'adresse n'est pas le spécialiste d'une discipline, mais est amené à s'exprimer sur de très nombreux sujets. Il lui faut ranger dans sa mémoire, sous des têtes de chapitres distinctes, de nombreuses données qui contiennent les arguments dont il aura à se servir, en fonction des circonstances. D'où la notion de « lieu » (*topos*) qu'Aristote utilise dans son œuvre sur la rhétorique. Deux sortes de lieux sont à distinguer : les uns sont appelés « communs » parce qu'ils sont applicables à tous les domaines. Par exemple, le lieu réunissant le possible et l'impossible en tentant de démontrer qu'une chose arrivera ou qu'elle n'arrivera pas. Un autre lieu commun est celui de la grandeur : les orateurs amplifient lorsqu'ils s'adressent à un auditoire pour conseiller, louer ou blâmer.

D'autres lieux sont propres à un domaine et sont appelés « espèces ». Par exemple, la guerre et la paix, la législation, le bonheur, la vertu, le plaisir etc. « Lieux communs », « cas d'espèces » : nous savons maintenant à qui nous devons ces expressions courantes!

B.B.



Les fonctions et les finalités de ces trois genres sont également distinctes. La fonction du genre délibératif est l'exhortation ou la dissuasion, sa finalité est de montrer l'utile et le nuisible ; la fonction du genre épideictique est l'éloge ou le blâme, sa finalité est de montrer le beau et le noble, opposables au laid et au vil ; la fonction du genre judiciaire est l'accusation et la défense, et sa finalité est d'opposer le juste et l'injuste.

La méthode rationnelle qui leur est commune recourt à trois modes distincts de persuasion. C'est en premier lieu l'argumentation raisonnée, mais il existe deux autres modes de persuasion, inhérents au caractère de l'orateur et aux états d'âme de l'auditeur. L'apport principal d'Aristote en matière de rhétorique concerne le volet « logique ». En effet, il est le premier à présenter une théorie cohérente et élaborée de l'argumentation rhétorique. Celle-ci peut user de deux types de raisonnement : le raisonnement déductif, qui est un syllogisme qu'on appelle « enthymème » reposant le plus souvent sur des prémisses probables, faites de vraisemblances et d'indices. Si les indices sont certains, ils prennent le nom de preuves. Les enthymèmes sont destinés à démontrer ou réfuter une thèse ou un fait. Quant au raisonnement inductif en rhétorique, il se nomme « exemple », et il en existe deux sortes : l'un qui évoque des faits passés, l'autre qui invente des faits, comme font la parabole et la fable. Ce ne sont là que quelques notions parmi tant d'autres auxquelles Aristote fait appel dans sa théorie de l'argumentation oratoire.

Caractère de l'orateur, états d'âme de l'auditeur

Outre leur argumentation logique, les discours des orateurs sont dépendants de facteurs plus subjectifs : le caractère de l'orateur, l'état d'âme de l'auditeur. Pour inspirer confiance au public, l'orateur doit manifester de la prudence, de la vertu et de la bienveillance. Il a aussi besoin de connaître son auditoire pour pouvoir s'y adapter et mettre à profit le *kairos*, c'est-à-dire la bonne occasion oratoire. L'auditoire est-il composé de jeunes, de vieux, de nobles, de riches, de puissants ? L'orateur doit connaître les caractères de son auditoire. Quant à la persuasion qui s'obtient par les émotions de l'auditoire, Aristote

évoque quatorze passions, au sens large du mot grec *pathos*, dont la colère et la douceur, l'amitié et la haine, la crainte et l'assurance. Les passions que l'orateur éveille peuvent avoir pour effet de modifier le jugement de l'assistance.

Aristote rappelle souvent que les moyens que doit utiliser un orateur doivent être conformes à l'esprit de l'auditoire et à ses convictions, qui lui viennent de sa culture et de ses valeurs profondes. Il usera d'expressions rhétoriques et non d'un jargon technique pour démontrer, convaincre, blâmer un sujet ou faire l'éloge d'un autre. Il faut donc allier éloquence et naturel pour paraître vrai et ainsi changer l'esprit de l'auditoire en le ralliant à sa cause. Cette cause étant juste pour la cité, l'orateur n'est pas un manipulateur, mais un homme doué de morale visant le bien et l'harmonie. L'apport d'Aristote est d'une extrême richesse, car on y trouve de la sociologie, de la psychologie, de la politique, et de nombreux éléments de la science moderne du langage.

Brigitte Boudon

GUILLAUME D'OCKHAM DES SIGNES AUX CHOSES

Guillaume d'Ockham (v. 1285-1347) est un logicien et théologien anglais, franciscain, qui fit ses études et reçut ses diplômes à Oxford avant que sa carrière universitaire soit brusquement interrompue par une convocation à Avignon, puis par sa fuite et sa prise de parti pour Louis IV de Bavière contre le pape Jean XXII.

Si Ockham est un théologien, la logique joue un rôle décisif dans sa pensée. Cette discipline a une fonction propédeutique, elle permet d'exercer la pensée, et elle est en même temps utile pour construire une nouvelle métaphysique et une nouvelle physique. Mais c'est sa fonction critique, sans doute la plus importante, qui a le plus marqué les contemporains. Le principe fondamental consiste à séparer nettement ce qui relève du langage de ce qui compose le monde. Pour Ockham, il ne faut jamais confondre les deux plans, ne jamais projeter dans la réalité des choses des caractères ou des distinctions qui appartiennent au plan du langage. Ainsi, ce n'est pas parce qu'on utilise des termes communs qu'il existe quelque chose qui corresponde à ces termes communs : le cheval en général n'a pas d'existence réelle, il n'existe que des chevaux particuliers. Ce n'est pas parce qu'on utilise des termes abstraits qu'ils se réfèrent à des abstractions (l'humanité n'est rien en dehors des hommes singuliers). Cette exigence débouche donc sur le « principe d'économie » qu'on a appelé par la suite le rasoir d'Ockham : « On ne doit pas multiplier les êtres sans nécessité. » Si la formule n'est pas totalement neuve, elle prend avec Ockham une portée radicale. De nombreuses entités sont jugées inutiles. Cette destruction d'entités jugées superflues, c'est le sens usuel qui a été donné à son « nominalisme ».

Tout ce qui existe est une chose singulière

En vérité, nominalisme et principe d'économie ne sont pas équivalents, même si ici ils se renforcent l'un l'autre. Le nominalisme est d'abord la thèse selon laquelle tout ce qui existe est, par soi-même, une chose singulière. Autrement dit, on n'a pas d'abord une espèce puis quelque chose qui l'individualise. Dans la pensée d'Ockham, ces choses singulières sont soit des substances individuelles (cet homme-ci, ce cheval-là) soit des qualités, elles-mêmes toujours particulières (cette blancheur-ci et non la blancheur en général). Ainsi est-on conduit à récuser d'une part toute existence réelle de l'universel, que ce soit à titre de forme séparée comme chez Platon, ou à titre de composant réel des choses comme dans les interprétations dominantes de l'aristotélisme, d'autre part l'existence de réalités spécifiques qui correspondraient aux termes des catégories de quantité ou de relation. Par exemple, on dira qu'il n'y a pas de paternité réelle distincte du père et du fils, mais une qualité de X qui fait qu'on peut dire « X est père de Y ».

Si l'universel n'a pas d'existence réelle, qu'est-il? Pour Ockham, c'est un signe, conceptuel ou verbal. La philosophie du langage revêt donc pour Ockham une importance décisive. Sa vision du langage s'appuie sur une théorie du signe, qui reprend, mais en leur donnant un autre sens, des éléments provenant d'Augustin (iv^e-v^e siècle). Le concept est un signe naturel naissant d'une réaction psychique à une impression causée par une chose. Ce qui nous intéresse ici n'est pas le procès psychologique de constitution de ces signes, mais leur caractère naturel, indépendant de toute langue particulière. Ils constituent donc un véritable langage mental, ayant une syntaxe et des propriétés sémantiques. Ce langage est universel. Les signes vocaux quant à eux sont des signes institués en étant subordonnés à tel ou tel signe conceptuel, ils sont conventionnels, donc variables selon les langues. L'analyse logique consiste d'abord à restituer les relations sémantiques (signification, et référence en contexte propositionnel, dite en latin *suppositio*) entre ces signes et les choses.

La philosophie se fait dès lors analyse critique du langage. C'est pourquoi dans les querelles à la fois doctrinales et



institutionnelles de la fin du xv^e siècle, les « réalistes » reprocheront aux « nominalistes » d'accorder une importance excessive aux mots au détriment des choses. Mais voir dans le nominalisme un enfermement dans le langage serait un contresens total : l'intention d'Ockham était au contraire de préciser les relations significantes entre mots et choses. À ces critiques, les nominalistes qui se réclamaient d'Ockham répondaient que leurs adversaires, croyant aller aux choses mêmes sans passer par le langage, confondaient précisément les mots et les choses, faute d'analyse critique du langage employé dans les différentes disciplines, de la physique à la théologie.

Joël Biard

Le réalisme de Duns Scot

John Duns Scot (1265-1308) est à la fois l'adversaire principal de Guillaume d'Ockham, et l'une de ses sources d'inspiration dans le domaine de la métaphysique et de la théologie. L'un des points essentiels du débat concerne la théorie des distinctions, une procédure courante dans la logique médiévale, mais particulièrement usitée par celui que l'on a surnommé le « Docteur subtil ».

Duns Scot ajoute à l'opposition classique entre distinction réelle et distinction de raison (ou conceptuelle) un troisième type : la distinction formelle. Celle-ci doit être fondée dans la structure même des choses, mais n'implique pas de séparabilité réelle entre les deux constituants (par exemple la matière et la forme d'une substance individuelle, ou l'espèce et la différence individualisante). On peut donc avoir une identité réelle et une distinction formelle du côté des choses, *a parte rei*.

Guillaume d'Ockham s'oppose frontalement à l'idée de distinction formelle *a parte rei*. Selon lui, deux choses sont réellement identiques (en réalité, il n'y a donc qu'une seule et même chose désignée par deux noms différents), ou bien sont distinctes de sorte qu'elles sont séparables, soit naturellement, soit du point de vue de la toute-puissance divine, dès lors qu'il n'est pas contradictoire que l'une existe sans l'autre.

Or Duns Scot applique, entre autres, cette distinction formelle au rapport entre la nature commune (l'humanité) et la différence qui l'individualise (et qui fait que Socrate est tel homme, Platon tel autre, etc., et non pas

l'humanité en général). Cette thèse est totalement rejetée par Ockham, qui estime qu'une chose est de soi, par elle-même, individuelle, sans aucune autre chose, partie ou forme qui devrait lui être « surajoutée » pour qu'elle devienne un individu. Il égrène longuement les contradictions qui, selon lui, résulteraient de la position scotiste.

Dans cette polémique, c'est donc aussi le statut de l'universel qui est en cause. Récusant toute nature commune, Guillaume n'accorde aucun statut réel à l'universel, même en tant que composant des choses. Pour lui, l'universel est simplement un signe (conceptuel ou parlé), signifiant une pluralité de choses singulières, et susceptible de se référer à elles selon différentes modalités lorsqu'il est utilisé dans une proposition.

J.B.

L'ÉCOLE DE PORT-ROYAL UNE GRAMMAIRE POUR TOUTES LES LANGUES

*L*a *Grammaire générale et raisonnée*, dont la première édition date de 1660, est l'un des ouvrages les plus célèbres de l'histoire de la linguistique, auquel on a pu accorder le statut de texte fondateur de la « grammaire moderne »¹. La singularité de ce petit ouvrage tient en partie aux circonstances de sa rédaction à quatre mains, par d'éminentes figures jansénistes retirées à Port-Royal-des-Champs. Claude Lancelot (1615-1695), auteur de grammaires du latin, du grec, de l'espagnol et de l'italien, rapporte dans la préface de la *Grammaire générale et raisonnée* (*GGR*) qu'il s'est assuré la collaboration du philosophe et théologien Antoine Arnauld (1612-1694) afin de lui soumettre ses interrogations sur « les raisons de plusieurs choses qui sont, ou communes à toutes les langues, ou particulières à quelques-unes ». Ce modeste récit dit bien que le projet de grammaire rationnelle naît en réponse au problème de la diversité linguistique, rendu sensible par les progrès continus de la description des langues depuis le siècle précédent.

Diversité des langues et unicité de la pensée

La grammaire générale se veut en effet une exposition des « vrais fondements de l'art de parler », par lesquels on pourra rendre compte aussi bien du commun que du particulier des langues. La généralité visée ne se confond donc pas avec l'universalité : si la théorie linguistique d'Arnauld et Lancelot n'est pas restreinte à une langue particulière, elle s'appuie sur l'observation synchronique de quelques langues connues (le latin et le français principalement, mais aussi l'hébreu, le grec, l'italien

1- Voir M. Dominicy, *La Naissance de la grammaire moderne*, Mardaga, 1984, et J.-C. Pariente, *L'Analyse du langage à Port-Royal*, Minuit, 1985.

et l'espagnol) sans préjuger des aménagements du modèle que pourrait occasionner la prise en compte de langues moins familières. La grammaire générale se situe vis-à-vis des grammaires particulières dans un rapport d'antériorité logique : elle rassemble les principes de l'analyse du langage et des langues. Ces principes doivent servir à la description des langues, qu'on pourra concevoir comme l'application « raisonnée » de cette grammaire générale. Par là même, la *GGR* inaugure bien un nouveau programme scientifique, immédiatement sensible en France dans l'instauration d'un partage disciplinaire durable entre grammaire générale et grammaire particulière. En cela, la grammaire générale se distingue des théories générales du langage qui ont précédé (celles du Moyen Âge, et des grammaires humanistes de Scaliger ou Sanctius).

Quels sont ces « vrais fondements » de la grammaire ? Pour Arnauld et Lancelot, ils sont d'ordre tout à la fois psychologique et anthropologique : la raison humaine est universellement partagée et le langage est toujours la manifestation des pensées au moyen de l'assemblage des mots, signes de nos idées. Cette traduction des pensées est donc variable selon les moyens d'expressions disponibles dans les langues. On explique ainsi l'existence de dérivés de noms (*ferreus* en latin ou *de fer* en français) par l'ajout au mot qui signifie la substance (les noms *ferrum* et *fer*) de la signification de la chose à laquelle cette substance se rapporte : cette addition d'idées se traduit en latin par l'adjectif (*ferreus*), en français par l'association de la préposition et du nom (*de fer*).

Grammaire et logique

Ce processus de traduction de la pensée en mots est imparfait, parce que les langues sont des créations humaines, c'est-à-dire des réalisations contingentes, limitées, hétérogènes et contraintes par les divers besoins pratiques de la communication. La tâche de la grammaire générale consiste à identifier ces distorsions entre l'ordre des idées et celui de leur expression, de manière à rapporter les séquences linguistiques aux séquences de pensée dont elles sont l'image. C'est pourquoi la *GGR* est indissociable de *La Logique ou l'Art de penser*, parue sous une

TABLE DES MATIÈRES

<u>Qu'est-ce que le langage? <i>Nicolas Journet</i></u>	<u>3</u>
<u>Platon. D'où vient le nom des choses? <i>Brigitte Boudon</i></u>	<u>5</u>
<u>Aristote. Le pouvoir de l'orateur <i>Brigitte Boudon</i></u>	<u>9</u>
<u>Guillaume d'Ockham. Des signes aux choses <i>Joël Biard</i></u>	<u>13</u>
<u>L'école de Port-Royal. Une grammaire pour toutes les langues <i>Valérie Raby</i></u>	<u>17</u>
<u>August Schleicher. Les racines des langues indo-européennes <i>Nicolas Journet</i></u>	<u>21</u>
<u>Wilhelm von Humboldt. Le théoricien de la diversité des langues <i>Anne-Marie Chabrolle-Cerretini</i></u>	<u>25</u>
<u>John Stuart Mill et la valeur de vérité. De l'utilité de la logique syllogistique <i>Dairine Ni Cheallaigh</i></u>	<u>29</u>
<u>Charles S. Peirce. Le triangle sémiotique <i>Nicolas Journet</i></u>	<u>35</u>
<u>Gottlob Frege et Bertrand Russell. Les illusions du langage ordinaire <i>Ali Benmakhlouf</i></u>	<u>39</u>
<u>Ferdinand de Saussure. « Montrer au linguiste ce qu'il fait » <i>Pierre-Yves Téstenoire</i></u>	<u>43</u>
<u>Ludwig Wittgenstein. Désensorceler le langage <i>Catherine Halpern</i></u>	<u>47</u>
<u>John Langshaw Austin. Quand dire, c'est faire <i>Régis Meyran</i></u>	<u>51</u>
<u>Edward Sapir et Benjamin L. Whorf. La langue est une vision du monde <i>Régis Meyran</i></u>	<u>55</u>
<u>Roman Jakobson. L'inventeur du structuralisme <i>Karine Philippe</i></u>	<u>59</u>

<u>Noam Chomsky. Parler comme un ordinateur</u> <i>Jacques François</i>	<u>63</u>
<u>André Martinet. Le langage sert à communiquer</u> <i>Nicolas Journet</i>	<u>69</u>
<u>Joseph H. Greenberg. Les grandes familles linguistiques</u> <i>Sophie Saffi</i>	<u>73</u>
<u>William Labov. Façons de parler, façons d'être</u> <i>Laurence Buson</i>	<u>77</u>
<u>Basil Bernstein « Langue des riches » et « langue des pauvres » ?</u> <i>Laurence Buson</i>	<u>81</u>
<u>Émile Benveniste. Vivre le langage</u> <i>Chloé Laplantine</i>	<u>83</u>
<u>Roland Barthes. Il y a du texte dans l'image</u> <i>Nicolas Journet</i>	<u>87</u>
<u>Paul Grice. À la recherche du sens caché</u> <i>Béatrice Godart-Wendling</i>	<u>91</u>
<u>Jerry Fodor. La bosse du langage à l'ère numérique</u> <i>Ranka Bijeljac-Babic</i>	<u>95</u>
<u>George Lakoff. La métaphore structure la pensée</u> <i>Matthieu Pierens</i>	<u>99</u>
<u>Anna Wierzbicka. À la recherche des universaux du langage</u> <i>Nicolas Journet</i>	<u>103</u>
<u>Pierre Bourdieu. Derrière les mots, un pouvoir</u> <i>Érik Neveu</i>	<u>107</u>
<u>Steven Pinker. Le langage est un instinct</u> <i>Jacques François</i>	<u>113</u>
<u>Derek Bickerton. L'hypothèse du protolangage</u> <i>Jacques François</i>	<u>117</u>
<u>Louis-Jean Calvet. L'écologie des langues</u> <i>Louis-Jean Calvet</i>	<u>121</u>
<u>Robin Dunbar. Pourquoi le langage ?</u> <i>Jean-François Dortier</i>	<u>125</u>
<u>Bibliographie</u>	<u>129</u>
<u>Contributeurs</u>	<u>131</u>